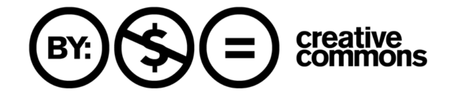


Histoire & Sociétés Rurales

Agriculture, agronomie et droits de petite propriété dans la Chine impériale (XVIIIe siècle avant J.-C. -1911)

Sucheta Mazumdar



Résumé

Cet article démontre que l'émergence de la petite propriété paysanne en Chine tient à une conjoncture historique particulière, qui résulte des luttes paysannes autour des droits fonciers et des intérêts économiques et politiques de la classe dirigeante. Après un bref panorama rétrospectif des débuts de l'agriculture chinoise, deux moments-clés, le VIe siècle et le XVIIe siècle, signalent que l'économie et la société chinoises n'ont pas toujours été fondées sur la petite propriété, et que l'économie manoriale ne s'est effondrée qu'au XVIIe siècle. La comparaison détaillée de deux textes agronomiques chinois du VIe siècle, l'autre du XVIIe siècle, montre à quel point la modification des techniques agricoles a joué un rôle essentiel dans le développement d'une petite propriété paysanne viable à partir du XVIIe siècle.

Abstract

Agriculture, Technics and Social Property Rights in Imperial China Sucheta Mazumdar

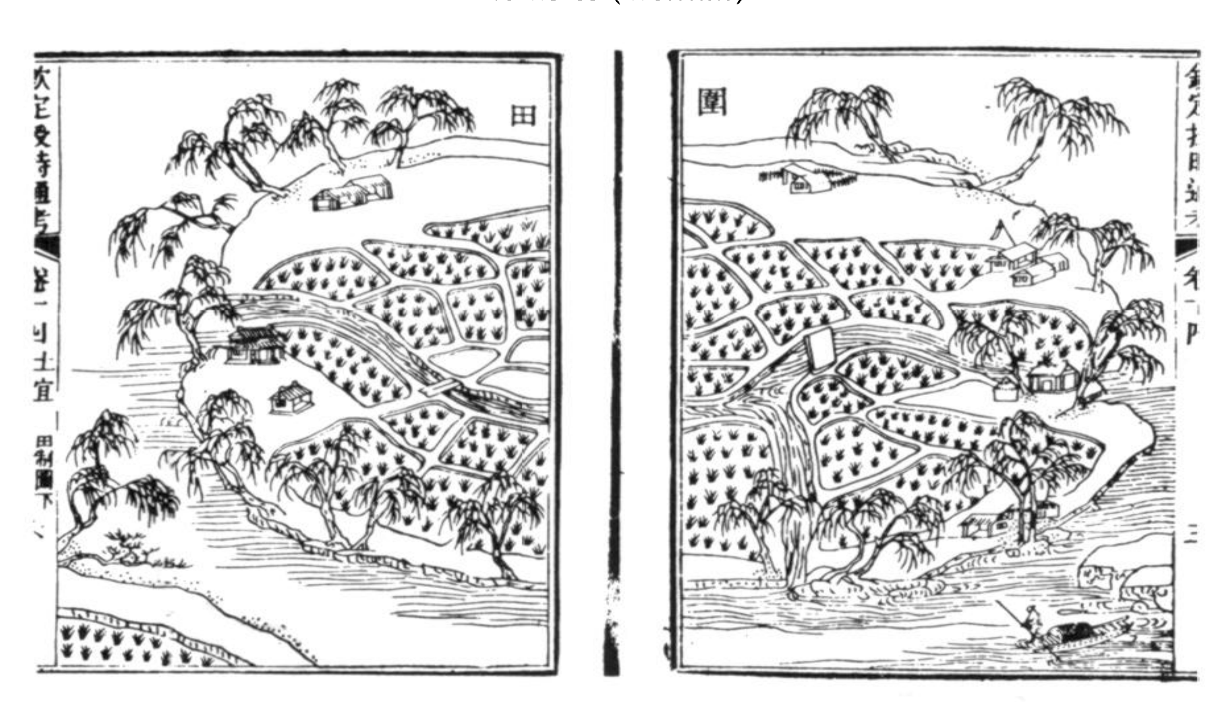
This paper argues that the emergence of small peasant proprietorship in China was the resuht of a particular historical conjuncture, the outcome of peasant struggles for land rights and ruling class political and economic interests. Beginning with a brief look at the early history of agriculture in China the focus of the essay is on two junctures, the Sixth century and the Seventeenth century. The essay argues that Chinese economy and society was not always based on the small holder and that the demise of the manorial economy occurred only in the seventeenth century. By a close comparison of two Chi¬ nese texts on agronomy, one from the sixth century and the other from the seventeenth century, the essay illustrates how changing agricultural techniques were integral to sustaining small peasant property from the Seventeenth century onwards.

Agriculture, agronomie et droits de petite propriété dans la Chine impériale (xviiie siècle avant J.-C. – 1911)

*Sucheta Mazumdar**

Il suffit de mentionner l'agriculture chinoise impériale pour que l'on ait à l'esprit des millions de minuscules rizières entretenues soigneusement par une main-d'œuvre familiale de millions de paysans. Cette image traverse les siècles comme si elle avait existé de temps immémorial (figure 1).

Figure 1.
Rizières (*Weitian*)



Source : Qian Xizuo, (éd.), *Shoushange congshu.* Première éd. : 1894.

L'illustration que nous présentons, tirée d'une publication chinoise du XIXe siècle, en est le parfait reflet. Nous voudrions suggérer, au contraire, que l'émergence en Chine d'une classe de paysans petits propriétaires a été le résultat d'une conjoncture historique spécifique, fruit de luttes sociales et d'intérêts poli-

* *Duke University, Department of History, Box 90719, Durham, N.C. 27708-0719, USA.*

tiques de classe. Quel était le contrat social qui soutenait cet énorme État agraire ? Et comment la structure sociale se reflétait-elle dans les pratiques agricoles ? Nous commencerons par un bref examen du développement de l'agriculture chinoise et nous concentrerons notre propos sur deux périodes particulières : le VIe et le VIIe siècle.

La notion d'une société chinoise immuable et figée à travers les siècles, composée de communautés villageoises indépendantes, a été à la base de nombreuses interprétations de l'évolution de l'histoire chinoise, en Chine même et ailleurs. Dans les écrits européens du XIXe siècle sur l'histoire chinoise, par exemple, dont le plus éminent est sans doute le concept marxiste du « Mode asiatique de production », cette notion a joué un rôle important[1]. D'autres interprétations de l'histoire chinoise ont porté sur le concept d'une structure « féodale » de la société de la Chine Impériale[2], alors que selon d'autres, les concepts et divisions en périodes venus d'Europe tels que la féodalité ont été peu pertinents pour l'interprétation de l'histoire chinoise[3]. Il existe néanmoins un consensus sur le fait qu'une nouvelle forme de société est apparue au IXe-Xe siècle après l'élimination des anciennes classes dirigeantes des VIIe-VIIIe siècles. L'aristocratie militaire de propriétaires terriens a été remplacée par une classe de grands propriétaires qui sont parvenus à des fonctions politiques ainsi qu'à la réalisation de bénéfices par des concours de recrutement. Pendant cette période, on peut remarquer que l'équilibre économique passe d'une économie seigneuriale de domaines autarciques à une économie de petits propriétaires, sans relations de client à patron due type médiéval. On a également suggéré que ce passage à une économie de petits propriétaires aux Xe et XIe siècles a expliqué en fin de compte l'absence de révolutions agricole puis industrielle telles qu'elles ont eu lieu en Europe[4].

Mais, comme nous avons l'intention de le démontrer dans cet article, ce passage initial d'une économie seigneuriale à une culture de petits propriétaires a été loin d'être décisive. C'est seulement après le XVIIe siècle que nous voyons apparaître les petits propriétaires indépendants formant la majorité des producteurs directs, tandis que l'importante classe des grands propriétaires terriens est devenue une élite de rentiers percevant loyers, impôts, et revenus, et assurant leur pouvoir social par leurs fonctions bureaucratiques. Alors que les intérêts de l'État Qing à préserver sa base fiscale ont favorisé l'affermissement de l'implantation des petits propriétaires, nous suggérons que ce modèle agricole a été renforcé par de nombreux changements survenus dans les techniques agricoles et la sélection des cultures. En comparant minutieusement deux textes sur l'agronomie, l'un datant du VIe et l'autre du XVIIe siècle, nous espérons illustrer comment les tech-

1. Pour une vue d'ensemble de ces interprétations : cf. ANDERSON, 1974, p. 462-483.

2. Sur la question de la division de l'histoire chinoise en périodes, les deux ouvrages représentatifs japonais et chinois sont les suivants : SUZUKI et NISHIJIMA, 1957, et FU et LI, 1956.

3. GERNET, 1972, p. 571-572.

4. BRAY, 1984, p. 613.

Carte 1.
Les grandes régions agricoles de la Chine impériale

niques agricoles faisaient partie intégrante des processus de renforcement du changement dans les relations sociales de production.

Aux origines de l'agriculture chinoise

L'agriculture sédentaire s'est développée en Chine en 5500 avant J.-C. environ et semble avoir été plus répandue que dans d'autres régions de l'Eurasie continentale de l'époque[5]. Des milliers d'outils agricoles ont été exhumés sur les derniers sites paléolithiques et néolithiques qui se trouvent disséminés dans 25 provinces de la Chine moderne sur 29 ; ces outils représentent de 30 à 94 % des objets découverts, soulignant l'importance de l'agriculture dans ces premiers peuplements. Les outils vont des haches aux charrues, bêches, houes, faucilles et scies, et ils sont faits en os, coquillages, bois, bambou et pierre[6]. On sait depuis longtemps que les espèces cultivées de riz *Oryza sativa* se sont développées sur un vaste territoire allant de la plaine du Gange en Inde à la Chine méridionale. De nouvelles fouilles archéologiques de la province du Zhejiang dans la Chine du centre sud ont cependant fourni la preuve que la plus ancienne culture du riz a été pratiquée ici plutôt qu'en Asie du sud ; le riz sur le site de Ho-mu-tu a été daté au carbone 14 à 5505-4410 avant J.-C[7]. Cette première acclimatation du riz en Chine, de même que la culture du soja, du chanvre, du mûrier (pour l'élevage des vers à soie) et du sumac caractérisent l'agriculture chinoise aux alentours de 2000-1500 avant J.-C. ; ces récoltes sont devenues « une force universelle et unificatrice dans la culture typiquement chinoise[8] ». Mais, si ces plantes ont caractérisé les régions agricoles de la Chine, elles n'expliquent ni l'émergence de formes particulières d'agriculture ni les relations de propriété socio-économique[9]. Alors que certains chercheurs ont suggéré que c'était surtout la culture du riz qui a donné à la Chine agraire son aménagement spécifique d'agriculture de petites fermes[10], nous pensons qu'il est difficile de soutenir cette assertion. Comme nous l'étudierons plus loin, la riziculture pouvait fournir de nombreux types de relations de production. Sans entrer ici dans le débat compliqué et peut-être peu éclairant sur le « mode asiatique de production », nous souhaiterions suggérer que deux tensions fondamentalement contradictoires ont déterminé les relations de propriété socio-économique à partir du début de l'État dynastique au IIIe siècle avant J.-C. : premièrement, en réaction à l'essor du commerce, la notion d'État en tant qu'unique propriétaire juridique du sol et seul responsable

5. CHANG, 1977, chapitre 3 à 5.

6. DENG, 1993, p. 10-11.

7. LI, et CHANG, 1983, p. 42.

8. *Ibid.*, p. 21-64, 568.

9. Pour comprendre le terme de « relations de propriété socio-économiques », cf. BRENNER, 1986, p. 26.

10. Cela a été soutenu avec le plus de force par BRAY, 1984, p. 553-616.

de la répartition équitable des terres pour l'ensemble de la population ; deuxièmement, en réaction à l'essor du commerce, une notion de propriété privée qui cherchait à délimiter l'autorité de l'État, fixer des limites à la perception de l'impôt et permettre l'accroissement de la propriété. Sous-jacente à cette tension se trouvait la reconnaissance par tous de l'importance de l'agriculture comme base de revenus de l'État. Nous commencerons donc par esquisser les origines de ces deux idéologies différentes dans la Chine ancienne, avant d'examiner l'histoire impériale ultérieure.

Les origines de la physiocratie chinoise

En 1100 avant J.-C. environ, la vaste étendue de terre qui forme la Chine d'aujourd'hui consistait en plus d'un millier de principautés. Pendant la période suivante, une entité politique puissante dans la Chine du Nord et durant un millénaire, la dynastie des Zhou (1122-221 avant J.-C.), devint le centre d'un système politique basé sur la vassalité avec une structure proto-bureaucratique. Le développement d'outils en fonte pour l'agriculture, en particulier des houes et des bêches, le perfectionnement des assolements et les engrais verts augmentèrent les rendements pendant ces siècles, alors que l'alimentation se diversifiait grâce à l'adjonction de fruits et de légumes au millet de base (le vulpin et le panic), de blé et un peu de riz. On a identifié quelque 44 plantes vivrières en usage à cette période[11]. À partir du VIIIe siècle, la période des Zhou a connu aussi une situation de guerre constante car les différentes principautés cherchaient à accroître leurs terres. Différentes écoles de philosophie politique sont apparues, chacune luttant pour l'appui des dirigeants dans le but de développer des États riches et prospères. Le progrès agricole entraîna un accroissement de la population et des armées dans certains royaumes, exerça une influence sur la première formulation idéologique de la physiocratie chinoise (essentialisme agricole de Nongben) qui a été énoncée au VIIe siècle avant J.-C.

Agriculture et État paternaliste

Les principales écoles de pensée, allant du confucianisme, du légisme, du moïsme, des stratèges politiques, au daoisme, aux hédonistes et à l'école du Yin Yang, les « cent écoles de pensée » qui ont émergé entre le IIIe et le Ve siècle ont toutes considéré l'agriculture comme d'une importance fondamentale pour le bien-être de l'État et de la société. Les écrits des philosophes et des lettrés couvraient aussi bien des sujets techniques que des questions concernant le rôle de l'État dans l'agriculture, y compris les délicats problèmes de la propriété foncière, de l'égalité sociale et de la perception des impôts. L'un des premiers textes sur l'agriculture au monde est le *Diyuan* (« Écologie agricole ») rédigé par un groupe de lettrés – en mémoire, semble-t-il, du célèbre homme d'État Guan Zhong (?-645 avant J.C.) –, et conservé dans le *Guanzi* (« Livre de Maître Guan »), texte

11. BRAY, 1984, p. 161-165 ; ANDERSON, 1988, p. 31.

compilé pendant la période des Royaumes Combattants (475-221 avant J.-C.). La terre et la végétation de l'ensemble du pays (correspondant aux douze provinces centrales actuelles situées le long du Fleuve Jaune et du fleuve Yangzi) sont répertoriées dans le *Diyuan* en tant que plaines, collines ou montagnes. Il y est question de douze espèces de végétation de plaine appropriées à la mise en culture; en outre, y sont définis 23 types de sol et 36 types de sous-sol. Le premier but de l'ouvrage était de suggérer que toute terre, si pauvre fût-elle, pouvait être cultivée et améliorée si la bonne combinaison de plantes était utilisée[12].

Il existait un grand intérêt pour l'érosion et la déforestation. Par exemple, dans la section intitulée *Ba Guan* (huit observations) il est conseillé « d'enquêter sur les montagnes et les marécages, d'observer [la production de] mûres et de chanvre et de calculer la production des six animaux domestiques pour s'assurer de la richesse d'un État. Or, si les montagnes et les marécages recouvrent une vaste zone, il est aisé d'obtenir de l'herbe et des arbres en abondance. Si le sol est riche, il est aisé de planter des mûriers et du chanvre. Si le fourrage et l'herbe sont abondants, il est aisé de développer l'élevage des six animaux domestiques. [Cependant], l'accès à ces produits sera impossible si les montagnes et les marécages couvrent une vaste zone mais que des restrictions ne sont pas imposées sur [l'utilisation] de l'herbe et des arbres...[13] ».

Bien plus de penseurs étaient intéressés par la question de la participation de l'État au développement de l'agriculture et à la définition des droits de propriété. En réaction à l'essor du commerce, certains, comme Li Kui (455-395 avant J.-C.), ont proposé le contrôle de l'État sur les prix des céréales et ont pensé que le gouvernement devrait fixer le niveau des prix afin d'encourager la culture céréalière. D'autres, tel Li Anshi (455-395 avant J.-C.), ont suggéré des réadjudications périodiques de terres par l'État, idée qui allait devenir un principe important de l'idéologie confucianiste avec ses notions d'État bienveillant et d'Empereur paternaliste. Mengzi (Mencius, 372-289 avant J.-C.) devait approfondir ce concept d'État et d'Empereur. Interprète principal des doctrines confucéennes, il a promu l'adoption du système du *jingtian*, l'ancienne pratique du « champ commun » selon lequel toutes les terres agricoles devaient être divisées par l'État en damiers de neuf carrés égaux; dans toute unité, chacun des huit carrés extérieurs serait alloué à une famille paysanne, les huit familles cultivant ensemble le carré de terre du milieu, tandis que le neuvième carré irait au seigneur féodal.

12. Par exemple, cf. les chapitres sur l'agriculture dans Lushi Chunqiu (environ 239 avant J.-C), et les textes confucéens, Guoyu, ainsi que le Hanfeizi, Xunzi, et Mengzi. Le texte daoiste *Daodejing*, traduit dans de nombreuses langues en différentes versions, fait aussi fréquemment référence à l'environnement et à l'écologie. Puisque l'agriculture est considérée comme si importante, les textes philosophiques majeurs font tous référence à la culture, références insérées à d'autres idées sur le gouvernement; cf. HSU, 1980, p. 157-320, pour des traductions de plusieurs extraits sur l'agriculture dans ces premiers textes.

13. XIA, 1981. Le texte actuel du *Guanzi* est du IIe siècle avant J.-C.

Ces textes affirment que la propriété foncière standard d'une famille de paysans devait être de 100 mu (4 764 acres), avec 5 autres mu (un peu moins d'un acre) alloués à la construction de la maison, à la culture de mûriers et à l'élevage des animaux de ferme. Dans cet arrangement idéal, chaque famille serait constituée du couple, de ses quatre enfants et des deux parents âgés de l'époux. Mencius a clairement accepté l'idée que l'État aurait l'autorité absolue et pourrait distribuer et redistribuer les terres comme il le jugeait nécessaire[14]. Cette idée de réallocation des terres par l'État afin de maintenir l'harmonie sociale a eu une influence idéologique puissante pendant plusieurs siècles. Périodiquement, différents Empereurs ont effectivement procédé à une redistribution de toutes les terres agricoles ; cette pratique n'a été finalement abandonnée – cette mesure s'avérant inapplicable – que pendant la dynastie des Song (960-1278 après J.-C.) ; l'État n'a plus alors alloué que des terres qui devaient être labourées.

L'empire des Qin et le « légisme »

Une autre école de philosophie politique connue sous le nom de « légisme » s'est développée autour du IVe siècle. Le légisme a promu le concept de propriété foncière privée aux mains des roturiers et la perception d'impôts et de contributions (plutôt que d'un tribut) par l'État. La standardisation de la vie, sous tous ses aspects, par la loi (d'où le terme de légisme) était l'une des croyances fondamentales de cette tradition philosophique. Cela incluait la régularisation de la forme des parcelles agricoles, la création de levées de terre entre les parcelles afin de pouvoir les mesurer correctement, la généralisation de l'assujettissement à l'impôt de chaque famille ainsi que celle des poids et mesures. Exprimée de manière plus complète par Shang Yang (environ 390-338 avant J.-C.), cette idéologie est devenue le fondement de la politique agraire élaborée par l'empire des Qin dans la Chine du Nord-Ouest. L'idéologie politique des Qin tendait à la construction d'un État puissant et centralisé avec une paysannerie propriétaire des terres, État qui devrait être dirigé par une bureaucratie d'élite (plutôt qu'une aristocratie héréditaire) sous le contrôle ferme d'un monarque absolutiste. Un processus de guerre et de consolidation des terres conquises a fait de Qin l'un des royaumes dominants vers 250 avant J.-C. ; sa victoire contre ses rivaux n'a cependant pas été basée uniquement sur la puissance militaire. En plus de la réalisation de vastes projets d'irrigation dans la province fertile du Sichuan, qui lui ont permis de constituer d'impressionnantes réserves de céréales, Qin a pu développer sa population en attirant les paysans des États voisins grâce à l'attribution de terres et d'outils. Les paysans recevaient aussi une instruction militaire pour défendre les terres nouvellement conquises, puis ils étaient envoyés pour les coloniser. Par la suite, le Prince de Qin a conquis et unifié les différentes principautés (fiefs) en 221 avant J.-C. et pris le titre de Premier Empereur de Chine. La

14. RICKETT, 1985, p. 227. HSU, 1980, p. 9-12.

famille royale des Qin n'a pas survécu longtemps. Mais la transformation fondamentale de la société initiée par la formation d'un système agraire centralisé, fondé sur les recettes fiscales prélevées sur les paysans propriétaires fonciers, a survécu et est devenue la pierre angulaire de la Chine impériale. À partir de la dynastie des Han (206 avant J.-C. – 220 après J.-C.), il devint d'usage pour tous les Empereurs – ce qui souligne l'importance continue de l'agriculture dans le royaume – de célébrer le rituel du *gengji* – l'ouverture des labours au printemps de chaque année – par une cérémonie au cours de laquelle on labourait un champ et on offrait des céréales aux ancêtres (figure 2).

Figure 2.
Labour rituel de l'Empereur

Source : *Wang Zhen Nongshu* (Traité d'agriculture de Wang Zhen). Première éd. : 1313.

L'encyclopédie agricole de Jia Sixie (533-544 après J.-C.)

La période allant du début du IIIe siècle à la fin du VIe siècle, pendant laquelle l'Empire chinois a été fragmenté en six royaumes principaux dans sa partie centrale et seize royaumes dans la périphérie nord, a été marquée par le pouvoir accru des élites militaires et le développement d'une nouvelle aristocratie hiérarchique endogame. Déjà au début de l'ère chrétienne, en dépit des efforts de certains Empereurs pour redistribuer les terres, de vastes domaines seigneuriaux en étaient venus à dominer l'agriculture de la Chine du Nord où se situait encore la majorité de la population.

Les petits propriétaires avaient été pour une grande part réduits au servage ou à l'esclavage par les grandes familles puissantes sur le plan politique. Bien que la Chine ait été réunifiée à la fin du VIe siècle sous une dynastie impériale centrale et le soit restée jusqu'au Xe siècle, l'exploitation agricole des domaines seigneuriaux est demeurée la base de l'économie, malgré des efforts sporadiques de l'État – infructueux sur le long terme – pour redistribuer la terre et freiner le pouvoir grandissant de l'élite.

L'encyclopédie agricole, *Qimin yaoshu* (« Techniques essentielles pour le peuple »), rédigée entre 533 et 544 après J.-C. par Jia Sixie, fonctionnaire de rang moyen, reflète les opérations de l'économie seigneuriale dans ce qui est actuellement la province du Shandong dans le nord de la Chine. Nous ne connaissons pas la superficie de sa propre propriété foncière, mais il est notoire qu'il possédait un domaine d'au moins plusieurs centaines d'acres[15]. Jia s'intéressait à l'amélioration de l'agriculture et il a étudié quelque 200 ouvrages allant des calendriers agricoles aux livres de cuisine ; il s'est inspiré d'un large éventail de sources innovatrices pour son livre. Comme il l'écrit dans sa préface :

> « J'ai réuni classiques et biographies, proverbes et chansons populaires, j'ai consulté les anciens et ai vérifié les questions moi-même. Du labourage et de la culture à la fabrication du vinaigre et des viandes marinées, rien d'utile n'a été exclu de ce livre[16] ».

Ce long ouvrage de dix chapitres et de plus de 110 000 caractères contient des discussions détaillées sur le calendrier des semailles et de la moisson de 16 céréales principales, de 18 plantes maraîchères, de 12 arbres fruitiers, de 15 bois de charpente et d'autres plantes peu coûteuses à cultiver telles que les plantes à fibres et les plantes utilisées pour les teintures. Il présente également une courte section sur des céréales, des fruits et des plantes qui n'étaient pas courants dans le nord de la Chine, tels que la canne à sucre et les melons. Jia traite de l'élevage, y compris de la reproduction et de la médecine vétérinaire, ainsi que des produits laitiers et de leur conservation, ce qui reflète l'influence des groupes d'Asie centrale sur les Chinois du nord à cette époque. Des recettes pour faire le beur-

15. DENG, 1993, p. 41.
16. SHIH, 1962, p. 2 ; la traduction de ce passage est de notre fait.

re, le lait caillé, les fromages et les présures y figurent également[17]. Et, comme il convient à une économie seigneuriale, le *Qimin yaoshu* propose des recettes pour la fabrication de détergents, de savons et de colles, pour la fabrication du sel de table, de la sauce au soja, des sucres d'orge, des vins et des bières, et même la fabrication des cosmétiques tels que les poudres parfumées et les onguents pour les mains. Les commentaires de Jia sur les principales cultures incluent une analyse des différentes variétés de chaque espèce et fournissent une profusion de détails : à titre d'exemple, le débat sur le paddy *(shuidao)* distingue les types gluants et non-gluants, et dresse la liste des riz : 25 sortes de *jingdao* (*japonica*) et 11 variétés de *xiandao* (*indica*). Il comporte des indications détaillées sur les techniques de chaque culture céréalière. Dans le débat sur la culture du riz, Jia fait ressortir qu'il vaut mieux cultiver du riz sec en Chine du Nord dans les champs de basse altitude, où le pays est marécageux, et cultiver du millet ou de l'orge dans les champs de haute altitude. Les grains de riz devaient être imbibés pour une prégermination ; Jia recommande donc que les grains de riz humides soient imbibés jusqu'à ce qu'ils atteignent 2 fen (2,3 cm) de long et, pour la variété des hautes terres, jusqu'à ce que le grain « éclate ». Ils devaient ensuite être semés en lignes ou à la volée dans un champ bien préparé[18].

Les premiers textes agricoles, comme le *Fanhengzhi shu* (Le livre de Fan Shengzhi) datant de la période des Han (206 avant J.-C. – 220 après J.-C.), mettent fortement l'accent sur le lisier et les engrais humains. Ce livre est l'un des tous premiers ouvrages chinois sur l'agriculture à avoir survécu dans sa quasi-totalité. En plus de la fertilisation des champs, Fan a suggéré de faire germer les graines dans un mélange d'engrais d'os broyés, d'eau fraîche, d'herbes et d'engrais animaux[19]. Le *Qimin yaoshu* est pourtant le premier texte à donner des détails sur l'utilisation d'engrais verts. Les propriétés foncières plus importantes sur les domaines au VIe siècle rendent clairement inadéquates les sources traditionnelles d'engrais. C'est pourquoi Jia Sixie donne d'amples indications pour l'assolement, recommandant l'utilisation d'engrais verts. Il est le premier à suggérer que l'alternance systématique des cultures peut accroître les rendements, en remarquant que si le millet vulpin est la céréale qui doit être cultivée, en la faisant précéder par une récolte de pois chiches, les haricots adzuki (*P. angularis*), les cucurbitacées, le chanvre, et le millet étaient plus appropriés[20]. S'inspirant de pratiques connues d'utilisation des légumineuses pour l'engrais vert, Jia rapporte que la culture des ambériques est la plus satisfaisante, suivie par celle des haricots adzuki et du sésame, et il suggère qu'ils soient plantés épais au 5e ou au 6e mois, et labourés au 7e ou au 8e mois[21]. La plupart de ces pratiques ont continué

17. *Ibid.*
18. SHIH, 1957, chapitre 12, p. 1-13 ; BRAY, 1984, p. 489-499.
19. SHIH, 1979, p. 25.
20. SHIH, 1957.
21. MIAO, 1982, p. 24 ; SHIH, 1962, p. 45.

à être suivies jusqu'au XXe siècle. Dans l'ensemble, le texte de Jia, bien qu'il ait été écrit pour le « peuple » comme le suggère le titre, a probablement plus servi de manuel pour les grands propriétaires fonciers impliqués directement dans l'agriculture commerciale.

Au milieu du VIe siècle, alors que la Chine émergeait à peine d'une période de division et de guerre, les provinces étaient toujours dominées par des potentats locaux qui étaient également des fonctionnaires héréditaires. C'est cette classe instruite et leurs parents propriétaires terriens qui pouvaient utiliser des textes comme celui de Jia[22]. Mais les efforts de l'État pour enseigner ces techniques agricoles aux paysans sans instruction étaient encore à venir.

Les Song et la « Révolution verte »

La plupart des spécialistes considèrent le Xe siècle et la période des Song comme le point de départ d'une nouvelle Chine. Plus la Chine septentrionale tombait sous la domination des groupes d'Asie centrale, plus la population chinoise appartenant à l'ethnie des Han se déplaçait vers les régions situées au sud du fleuve Yangzi, selon un processus qui durait depuis le VIe siècle mais qui est devenu alors permanent. À la suite de cette migration, la base des revenus du pouvoir impérial s'est déplacée des plaines sèches du nord vers les zones plus fertiles, subtropicales et rizicoles, du fleuve Yangzi. En parallèle, un nouveau contrat social a émergé alors que les propriétaires fonciers des grandes familles du sud, qui étaient en même temps membres de l'élite bureaucratique recrutée par un système d'examens, ont remplacé l'aristocratie militaire des dynasties précédentes pour constituer la nouvelle classe dirigeante. Et logiquement, même si certains vastes domaines fonciers continuaient d'exister, les membres de la bureaucratie et les empereurs Song ont initié au XIe siècle des mesures destinées à rendre l'économie des petits propriétaires plus viable. La structure des revenus de la Chine impériale a fait de la perception des impôts fonciers une fonction vitale de l'État et de l'assurance de la survie des contribuables comme producteurs indépendants une de ses priorités.

La « révolution agricole » des Song a parfois été désignée par le terme de « révolution verte[23] ». Comme pour la Révolution Verte plus récente, l'État a joué un rôle actif dans l'introduction et la popularisation de variétés de riz à maturation rapide. Ces variétés de riz du Champa – État indochinois au sud de l'Annam –, bien qu'elles aient été connues auparavant, sont alors promues de manière systématique par édit impérial à partir de 1012. Les grains sont distribués par des fonctionnaires, et des prêts agricoles à faible taux d'intérêt sont même accordés un temps pour aider les petits propriétaires à acheter des outils ; en outre, des « professeurs d'agriculture » *(nongshi)* sont envoyés pour montrer les

22. Il en resterait ainsi même dans la période ultérieure des Song (ELVIN, 1973, p. 49-51 et 113-115).
23. Ce terme est utilisé par BRAY, 1984, p. 597.

bonnes méthodes de culture. Puisque ces variétés de riz mûrissaient en 60 à 120 jours et permettaient donc au moins deux récoltes de riz, ou une de riz et une de blé, dans la plupart des régions, le rendement agricole a doublé. L'élite bureaucratique, c'est-à-dire les propriétaires fonciers des grandes familles, ne se désintéressait pas de ces entreprises, et nombre d'entre eux se sont impliqués dans la promotion des nouvelles cultures, écrivant sur l'agriculture. Depuis les traités sur la sériciculture, le sucre, le thé et les litchis, jusqu'aux ouvrages sur la reproduction des chevaux et aux nombreux chapitres sur l'aquaculture, l'on a alors rédigé des dizaines de livres, parfois en plusieurs volumes, dont un impressionnant total de 107, datés de la période des Song[24]. Le gouvernement impérial a parrainé onze de ces importants ouvrages, rédigés en langue parlée avec des illustrations, et les a distribués.

Pourtant, quoique la période des Song marque certainement un nouvel engagement de l'État chinois pour établir une économie paysanne de petits propriétaires, le fait que l'élite bureaucratique noble et sa parenté soient dispensées de payer tout impôt a rendu cet effort inégal. Il n'y a pas eu non plus de tentatives pour freiner les augmentations en spirale des diverses impositions supplémentaires, qui se sont multipliées lorsque l'État cherchait à défendre ses frontières septentrionales contre des empires d'Asie centrale en expansion. Ainsi, alors qu'on a suggéré qu'à un certain moment de la période des Song ; 60 % ou plus de la population pouvaient être des paysans libres indépendants[25], les petits propriétaires qui jouissaient au début d'un droit de posséder des terres ont été réduits en esclavage par une lourde imposition aux XIIe et XIIIe siècles, engageant leurs terres et leur travail auprès de grands et puissants propriétaires fonciers. En qualité de fonctionnaires ou de parents de fonctionnaires, ceux-ci étaient exempts à la fois de l'imposition et de la corvée[26].

Un modèle identique émerge pendant la période des Ming (1368-1644). L'État a bien cherché, au commencement, à renforcer le pouvoir des petits propriétaires, mais, au XVIe siècle, la part de la population servile avait augmenté, passant à 20-30 % de la population rurale, dans certaines régions, et à plus de 90 % dans d'autres[27]. Cet effondrement de la base des revenus de l'État eut des implications cruciales pour la fin de la dynastie des Ming ; la crise budgétaire et les révoltes paysannes menées par les serfs ont été aggravées par l'invasion des Mandchous qui ont formé la dernière dynastie impériale des Qing (1644-1911)[28].

24. WANG, 1964, p. 13-86.

25. KATÔ, 1953, vol. 2, p. 338-370.

26. KATÔ, 1953, a suggéré que 60 % au plus de la population rurale au niveau national étaient des paysans libres indépendants à la fin de la période des Song. NIIDA, 1946, et SUDÔ, 1954, ont mis ce point en question ; cf. TWITCHETT, 1962.

27. NIIDA, 1965, suggère qu'au Jiangsu et au Zhejiang, qui étaient plus développés et avaient des populations plus importantes, les propriétaires fonciers n'avaient pas besoin de garder les serfs attachés à la terre ; cela serait le contraire au Sichuan et au Hubei.

28. Les Mandchous ont été en effet invités à entrer par un commandant chinois qui cherchait

Comme nous l'avons discuté en détails par ailleurs, ce qui distingue l'histoire de l'économie paysanne en Chine à partir du milieu du XVII[e] siècle, c'est que, pour la première fois, les efforts de l'État impérial pour faire des petits propriétaires l'unité dominante ont été fructueux[29]. Quelles sont donc les causes de cet état de fait et les raisons qui ont permis à l'économie paysanne de survivre jusqu'au XX[e] siècle, alors que les efforts en ce sens avaient échoué de façon répétée auparavant ?

Les Qing (1644-1911) et le renforcement de la propriété paysanne

Les révoltes paysannes n'étaient évidemment pas nouvelles en Chine. Mais les révoltes du XVII[e] siècle, à la fois rurales et urbaines, qui ont conduit à la chute de la dynastie des Ming, ont eu un caractère social bien défini, contestant le pouvoir des propriétaires terriens sur leurs serfs. Des centaines et des milliers de paysans ont aiguisé leurs « houes pour en faire des épées », se sont arrogé le titre de « rois niveleurs » et ont déclaré qu'ils annihilaient la distinction entre les maîtres et les serfs, les nobles et les roturiers, les riches et les pauvres[30]. Les changements socioculturels de la fin du XVI[e] et du début du XVII[e] siècle, tels que le développement de l'instruction parmi les gens du peuple comme les fermiers et les artisans, étaient à l'origine d'une nouvelle conscience qui a permis l'émergence des dirigeants de ces mouvements sociaux[31]. C'était la conjoncture du succès des luttes paysannes à défendre leurs droits à la propriété et des intérêts du nouveau gouvernement mandchou à élargir sa base de revenu qui a conduit à la ferme implantation et à la survie d'une agriculture de petits propriétaires à partir du milieu du XVII[e] siècle.

Indiquons brièvement les changements fondamentaux intervenus dans l'économie politique du royaume de Qing. Ils vont des changements effectués dans les provisions d'impôts à l'intérêt renouvelé de l'État pour soutenir les petits propriétaires, base de ses revenus fiscaux, et freiner le pouvoir des élites locales.

En tant que nouvelle monarchie n'appartenant pas à l'ethnie des Han et confrontée à une opposition considérable de la part de l'élite établie, l'État de Qing a cherché presque immédiatement à restreindre le pouvoir de l'élite des grands propriétaires et administrateurs. L'accès de cette élite à des privilèges particuliers qui accompagnaient la fonction politique a été brusquement réduit. C'est ainsi qu'en 1657, l'État a mis fin aux exemptions d'impôt sur le travail accordées aux fonctionnaires et aux diplômés, et a accordé uniquement un privilège personnel d'exemption fiscale à ceux qui avaient réussi les examens. Ce

leur aide pour se débarrasser du leader paysan qui avait occupé Beijing et s'était couronné empereur.

29. MAZUMDAR, 1998.

30. ELVIN, 1973, p. 245-248.

31. GOLDSTONE, 1991, p. 383-390, présente un résumé des recherches sur cette question.

privilège n'était plus extensible aux membres de la famille[32]. Dans certains cas[33], la noblesse qui n'avait pas versé les impôts fonciers fut même traduite en justice. Alors qu'il est douteux que les Qing aient envisagé au début l'abolition totale de l'esclavage en Chine[34], les exigences de restriction du pouvoir de l'élite locale ont conduit les Empereurs à se méfier d'un abandon de l'autorité de l'État central sur un grand nombre de ses sujets. Le pouvoir de la bureaucratie terrienne sur les fermiers et la main-d'œuvre liée par un contrat était un sujet continuel d'inquiétude pour l'Empereur ; un édit de 1679 indiquait que « la noblesse et les lettrés sans foi ni loi qui préparent en privé des planches, le fouet et des bâtons pour la flagellation, et pour punir ainsi leurs fermiers sans autorisation, et ceux qui s'approprient les femmes des familles de fermiers, en en faisant leurs esclaves ou leurs concubines, seront privés de leurs rangs ou titres et punis pour leurs fautes[35] ». Bien sûr, le gouvernement n'a pas entièrement réussi à mettre en œuvre ces mesures, et dans beaucoup de provinces, certaines formes de travail servile ont continué[36]. Mais, comme à la fin de la période des Ming, la pratique de l'esclavage de producteurs directs a été réduite.

L'impôt foncier était de loin l'unique et la plus importante source de revenus pour l'État, représentant 73,5 % du total pendant tout le XVIIIe siècle[37]. C'est pourquoi le gouvernement était hautement intéressé à préserver sa base fiscale; une requête de 1684 du gouverneur du Anhui indique clairement la logique : « Les fermiers sont par nature des gens pauvres qui labourent la terre et paient un loyer... S'ils ont de l'énergie disponible, on devrait les autoriser à exploiter plus de terres afin d'augmenter le montant des impôts à l'État. Si tous les fermiers qui sont engagés dans la culture deviennent des serfs des familles de fonctionnaires, alors, même les profits du dur labeur des petits paysans tomberont entre les mains des familles aisées et cela créera certainement une perte de terres imposables[38]. »

---

32. DENNERLINE, 1975, p. 111 ; WAKEMAN, 1985, p. 1068-1069.

33. DENNERLINE, 1975, p. 104-120.

34. HUANG, 1985, p. 87. Pendant la période des Shunzhi (1644-1661), par exemple, quelque 400 000 ding de serfs et 20 000 000 mu ont été accordés aux domaines des bénéficiaires de la cour tels que les princes, les fonctionnaires méritants et les hommes des Bannières. Les terres liées à ces domaines situés en Chine septentrionale allaient du domaine impérial de 4 000 000 mu à des domaines de 30 à 720 mu pour d'autres bénéficiaires. Au Anhui, les relations de main-d'œuvre servile ont continué encore au XXe siècle : YE, 1983.

35. Cité et traduit dans HSIAO, 1960, p. 390, à partir du [*Qinding*] *liubu chufen zeli*, 1877, *juan* 15, p. 29a. Cet édit n'est pas indiqué dans le *Qingshi lu*.

36. WATSON, 1977, p. 162 ; WOON, 1984, p. 25.

37. WANG, 1973, p. 80. En plus, il y avait un impôt sur les céréales, sur le sel, un impôt douanier, et divers impôts variés. Le système fiscal des Qin, avec sa conversion du travail en argent, n'a pas été uniformément appliqué dans toutes les provinces jusqu'au début du XVIIIe siècle. Des régions comme le Guangdong, cependant, avaient commencé la transition de la conversion des impôts sur le travail en argent, même avant la fin des Ming.

38. Requête de Xu Guoxiang, dans OYAMA, 1984, p. 117. Cf. également FU, 1961, p. 149.

Afin de renforcer sa base fiscale, outre la colonisation des provinces frontalières, l'État a cherché à créer de nouveaux petits propriétaires, issus de groupes ethniques minoritaires, tels les Tanka. Ce groupe du Guangdong, qui n'appartenait pas à l'ethnie des Han, avait été historiquement exclu des droits de propriété et vivait sur des bateaux dans le delta[39]. Le gouvernement a cherché à lui fournir des terres, et un édit publié par l'Empereur Yongzheng en 1729 exhortait « les familles puissantes et les hommes forts locaux à ne pas les maltraiter... Les fonctionnaires devraient inciter les Danmin [Tanka] à exploiter les terres en friche et entreprendre la culture comme roturiers *(liangmin)*[40]. »

Les rangs des producteurs directs étaient renforcés par les fermiers et les serfs qui avaient été victorieux à l'issue des différentes luttes du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle, et qui avaient trouvé le soutien de l'État pour lutter contre leur expropriation par l'élite et les propriétaires fonciers. Dans le comté de Xiangshan au Guangdong, par exemple, des fermiers s'étaient révoltés contre leur propriétaire foncier en 1736 car il demandait des loyers « exorbitants » sur son domaine de 1765 mu (presque 300 acres). L'État est intervenu et a permis à ces fermiers d'exploiter des terres incultes avec les pleins droits de propriété[41]. Il y eut des centaines de cas semblables. La propriété paysanne – et donc l'accès direct aux moyens de production – a continué à être soutenue car les droits permanents du tenancier étaient héréditaires ; il existe ainsi plusieurs exemples de fermiers qui ont réussi à résister à leur expropriation en exerçant ces droits[42] et en empêchant que de nouveaux propriétaires ne revendiquent la propriété de ces terres. L'État Qing n'a jamais été en mesure de désarmer les paysans militants du XVIIe siècle. Et ni l'État ni les fonctionnaires locaux n'ont voulu courir le risque de soulèvements à grande échelle d'une paysannerie expropriée. Les petits propriétaires ont pu établir des organisations communautaires armées qui rendaient quasiment impossible l'acquisition de terres par les « étrangers » dans leurs villages. Les querelles locales sur les droits à la propriété ont renforcé l'importance des groupes paramilitaires[43]. Ceci a augmenté à son tour le rôle des organisations armées dans la société rurale car toute communauté dépourvue de milice s'avérait vulnérable.

D'autres changements dans la structure de l'impôt foncier ont aidé les petits propriétaires. La perception de l'impôt sur les céréales au Nord, au lieu du Sud, avait entraîné des dépenses initiant certaines modifications antérieures aux Qing. Au XVIIe siècle, l'impôt foncier et la corvée, service en temps de travail, ont été

39. HO, 1967.

40. *Chilo Xianzhi*, 1717, ANDERSON, 1972, pour une discussion d'ensemble sur les Tanka.

41. LIU, vol. 1, p 69.

42. NIIDA, 1946, p. 129-154 ; MAEDA, 1969, p. 457-494 ; HAN, p. 37-39.

43. Nous ne pouvons pas discuter ici de l'organisation sociale du système du clan, mais, comme nous l'avons montré, ce système a façonné la violence rurale en Chine : MAZUMDAR, 1998.

fusionnés. Plutôt que de réquisitionner chaque famille pour la corvée, l'État a exigé alors que chaque chef de famille verse de l'argent qui était ensuite utilisé au paiement des personnes employées par lui-même pour effectuer diverses tâches. Le processus de conversion a été facilité par l'afflux d'argent des Espagnols d'Amérique, des Japonais et d'autres sources. De plus, l'impôt local est devenu un élément secondaire de l'impôt foncier, qui a été fixé « à jamais » par un édit impérial au niveau de l'impôt de 1711. Cette mesure donnait l'assurance qu'aucun autre adulte mâle de la famille ne serait assujetti à l'impôt[44]. Une conséquence involontaire de la remise des augmentations de l'impôt sur les chefs de famille signifiait également que les producteurs directs n'étaient plus contraints à chercher à multiplier leur force de travail. La famille pouvait alors contrôler le travail supplémentaire sans encourir une pénalité sous forme d'augmentation d'impôts. L'augmentation du nombre des travailleurs dans une famille créait au moins des possibilités à court terme d'augmentation des revenus par une agriculture plus intensive, ainsi que par des activités secondaires telles que le tissage et le filage. Cependant, l'absence de primogéniture parmi les producteurs paysans a également multiplié les unités de production dans les lignées déjà existantes et a mis en place un régime de croissance de la population. Partie de moins de 150 millions en 1700, elle est passée à plus de 300 millions vers 1800, pour atteindre plus de 420 millions vers 1850[45]. Comment cette économie de petits propriétaires a-t-elle survécu et s'est-elle reproduite ? Nous suggérons que c'est grâce à la transformation de l'agriculture et des techniques agricoles intervenues à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, transformation qui a rendu viable une économie de petits propriétaires et a laissé son empreinte sur la Chine encore aujourd'hui.

Le traité d'agriculture de Xu Guangqi (1639)

Deux importants traités agricoles et techniques des années 1630, le *Nongzheng quanshu* (« Livre complet de l'agriculture ») et le *Tiangong kaiwu* (« Le développement des ressources par la nature et les compétences des hommes ») saisissent l'éventail des changements qui ont eu lieu en Chine depuis la période des Song. Nous porterons ici notre attention sur le *Nongzheng quanshu* (publié en 1639) écrit par Xu Guangqi (1561-1633), l'un des plus hauts fonctionnaires du royaume et l'un des nombreux lettrés des derniers Ming qui s'intéressaient à la géographie et à la technologie européennes. Xu a été converti au christianisme par les jésuites, puis, entre 1604 et 1607, il a étudié la géographie, l'astronomie et la géométrie avec Mateo Ricci ; ils ont publié conjointement une monographie sur les notions fondamentales de la géométrie en 1607. Xu a également collaboré avec Sabbatino de Ursis à un livre intitulé *Taixi Shuifa* (« Méthodes d'irrigation occi-

44. WANG, 1973, p. 29.
45. HO, 1959, p. 281-282.

dentales ») dont la première édition date de 1612 et qui est inséré dans le dernier chapitre du *Nongzheng quanshu*.

De tels livres n'étaient pas de simples exercices académiques. Des traités sur l'agriculture circulaient dans de nombreux cercles et l'Empereur a même accordé son soutien pour faire publier certains d'entre eux et les distribuer à toutes les préfectures du pays. Le haut niveau d'alphabétisation dans la Chine antérieure au XXe siècle – on estime la part des hommes ayant des connaissances de base en lecture à 30-45 % et celle des femmes à 2-10 %, même à la campagne[46] – signifiait que le contenu de ces livres était largement diffusé. Comme les bureaucrates obtenaient une promotion s'ils parvenaient à percevoir le quota des impôts dans sa totalité, et que celui-ci était diminué s'il y avait une famine, les fonctionnaires locaux tels que les magistrats de district portaient une attention toute particulière aux questions agricoles, lisaient fréquemment ces textes et encourageaient les améliorations locales.

Le *Nongzheng quanshu* est un très gros ouvrage, le plus long des traités agricoles chinois. Il comporte 60 têtes de chapitres répartis en 12 sections. Xu dresse la liste de 603 variétés et espèces de plantes et fournit plus de 700 illustrations. Mais l'ouvrage de Xu n'est pas seulement remarquable par sa longueur. Ce qui est le plus important, il est destiné à soutenir les petits propriétaires. En résolvant les problèmes de la pauvreté et de l'agitation paysanne, Xu Guangqi recommandait l'exploitation de vastes zones de la Chine septentrionale en distribuant des terres et en établissant des colonies agricoles paysannes et militaires. Ce système, comme nous l'avons vu, a d'abord été utilisé avec succès par Qin au IIIe siècle avant J.-C. et de nombreuses fois depuis lors. Mais contrairement à ces premiers efforts, qui n'ont fait que réinstaller les personnes sans modifier les pratiques agricoles de la zone climatique en question, Xu a proposé l'introduction de cultures nouvelles à plus fort rendement en fonction des zones climatiques, en modifiant les terres et les systèmes d'irrigation. Par exemple, Xu a fait des expériences de culture sèche sur la culture du riz humide dans le nord, en construisant des canaux d'irrigations et des citernes, et a également suggéré l'installation de pompes à eau manuelles, construites d'après un modèle européen qu'il avait vu et « qui permettrait l'irrigation de 100 mu (16 acres) par un seul puits » : « le travail d'une personne suffirait au lieu de huit[47] ».

Xu reconnaît aussi l'importance de sources de revenus secondaires pour les familles paysannes. Il s'empresse d'approuver l'usage d'une gamme de cultures commerciales telles que le thé, les bananes, la canne à sucre, le bambou, les oléagineux, et aussi de mettre l'accent sur la culture des fibres. La sériciculture, bien qu'importante, n'était pas réalisable dans l'ensemble du pays, alors que le coton, la ramie (*Boemeria nivea*), le chanvre pouvaient être cultivés sur une zone beau-

46. RAWSKI, 1979, p. 23.
47. XU, 1979, vol. 2, chapitre 35, p. 961-966.

coup plus vaste. Xu encourageait en particulier la culture du coton et a fourni des tableaux systématiques sur la période pendant laquelle la culture devait être semée dans les différentes régions du pays, tableaux qu'il a élaborés à partir d'expériences et en compilant différentes observations. Neuf variétés principales de graines ont été reconnues, dont quatre d'entre elles identifiées comme des variétés à haut rendement; Xu a recommandé de tremper les graines dans l'eau, écartant celles qui flottaient, puis de les traiter, avant de les planter, avec un extrait à base d'anguille qui fonctionnait apparemment comme un pesticide[48]. De semblables instructions et illustrations détaillées ont été données pour la préparation du champ, la fertilisation, la plantation, le désherbage, la moisson, l'égrènement, le cardage et le filage. En partie grâce à ces efforts, la culture du coton s'est rapidement répandue dans le nord de la Chine, où elle reste une culture principale.

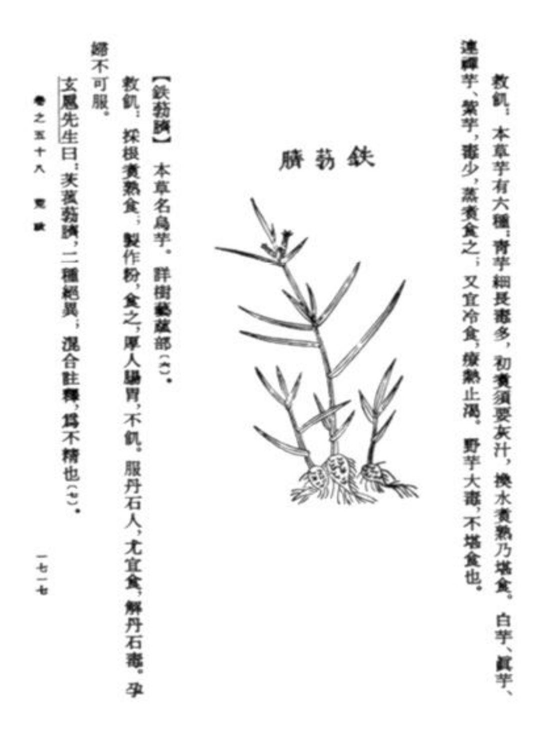
La partie la plus longue du livre de Xu (18 chapitres) est consacrée au soulagement de la famine, partie dans laquelle il accorde la même attention à la responsabilité de l'État et aux techniques de survie qui doivent être utilisées par chaque famille. Alors que les mesures administratives, comme l'installation de greniers publics et privés, étaient importantes, Xu pensait qu'elles étaient inappropriées et que c'était peu pratique pour une région touchée par la famine de dépendre de l'aide extérieure. À la place, il recommandait de cultiver des plantes qui pouvaient l'être régulièrement sur des terres marginales, tels les ignames et les navets; il soulignait, en particulier, le fait que les ignames sont nutritives et beaucoup moins onéreuses à cultiver que le riz[49]. Cet ouvrage contient également des descriptions de plantes et des indications quant à leur goût, ainsi que des illustrations de plus de 400 plantes sauvages comestibles dont Xu écrit qu'il les a testées pour la plupart[50] (figure 3). Il était également très intéressé par un nouveau type d'igname qu'il avait découvert dans le sud et que l'on appelait «*fanshu*», ou igname étrangère, et qui servait de complément aux denrées alimentaires (figure 4).

Les nouvelles cultures vivrières

Les cultures vivrières introduites des Amériques devaient transformer complètement l'agriculture chinoise. Il s'agissait du maïs *(Zea mays)* et de la patate douce *(Ipomoea batatas)*. Les deux plantes ont été introduites en Asie dans la seconde moitié du XVIe siècle par les Espagnols et les Portugais; elles sont entrées en Chine via les Philippines, le Viêt-nam et l'Inde. Ces cultures pouvaient être pratiquées sur des terres qui étaient marginales : ainsi, le maïs pouvait être cultivé dans les terres hautes et sèches de la Chine du nord, de l'ouest méridional et

48. *Ibid.*, vol. 1, chapitre 19, p. 486.
49. *Ibid.*, vol. 2, chapitre 27, p. 688-695.
50. *Ibid.*, vol. 3, chapitre 46, p. 1333-1802.

Figure 3.
Yumiao (*Colocasia esculenta*)

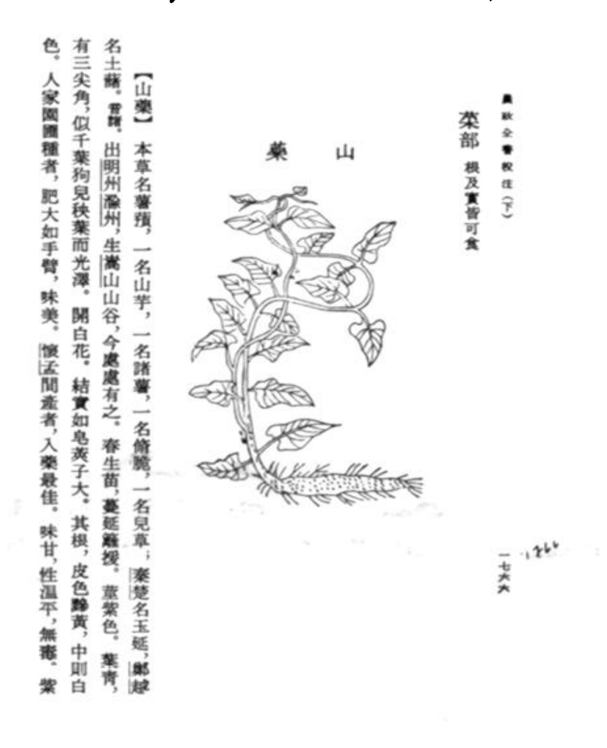

教飢：本草芋有六種：青芋細長毒多，初煮須要灰汁，換水煮熟乃堪食。白芋、眞芋、連禪芋、紫芋，毒少，蒸煮食之；又宜冷食，療熱止渴。野芋大毒，不堪食也。

【鉄葧臍】本草名烏芋。詳樹藝蓏部(七)。
教飢：採根煮熟食；製作粉，食之，厚人腸胃，不飢。服丹石人，尤宜食，解丹石毒。孕婦不可服。
玄扈先生曰：芙茨葧臍，二種絕異；混合註釋，殊不精也(七)。

卷之五十八 荒政　一七一七

Source : XU GUANGQI, *Nongzheng*. Première éd. : 1639.

Figure 4.
Shanyao (*Dioscorea batatas*)


農政全書校注(下)

菜部 根及實皆可食

【山藥】本草名薯蕷，一名山芋，一名諸薯，一名脩脆，一名兒草；秦楚名玉延，鄭越名土藷。音諸。出明州滁州，生嵩山山谷，今處處有之。春生苗，蔓延籬援。莖紫色。葉青，有三尖角，似千葉狗兒秧葉而光澤。開白花。結實如皂莢子大。其根，皮色黲黃，中則白色。人家園圃種者，肥大如手臂，味美。懷孟間產者，入藥最佳。味甘，性溫平，無毒。紫

一七六六

Source : XU GUANGQI, *Nongzheng*. Première éd. : 1639.

du centre ; la patate douce pouvait l'être dans les champs secs et sablonneux, et dans les levées de terre des zones rizicoles du sud et du nord.

La culture du maïs s'est répandue à travers le XVIIIe siècle et, au XIXe siècle, elle était devenue la première culture vivrière dans plusieurs provinces telles que le Sichuan, le Hunan, le Yunnan, le Guizhou et le Shanxi. Dans le sud-est tropical, là où il ne poussait pas très bien, il était utilisé plus couramment pour nourrir la volaille et comme légume. Il constituait la nourriture de base des habitants les plus pauvres des hautes terres du Sichuan, du Hubei et du Shanxi. Ces régions avaient été colonisées de façon caractéristique par de petits propriétaires auxquels on avait donné des terres dans les programmes impériaux de recolonisation des Qing du XVIIIe siècle[51].

Dans le sud-est, la patate douce a joué un rôle similaire et sa culture s'est rapidement répandue à travers les provinces du Guangdong, de Taiwain et du Fujian. Plusieurs commentateurs ont remarqué qu'« elle est traitée comme une céréale au Fujian et au Guangdong[52] ». Des façons nouvelles de consommer la patate douce se sont développées puisqu'elle faisait partie de la vie quotidienne. On la consommait cuite au four, bouillie, et elle servait à la fabrication de brouet et de soupe ; elle était coupée et séchée en morceaux puis transformée en farine pour les nouilles, et distillée en une sorte de vin[53]. En termes de calories apportées par mu, les patates douces sont deux fois plus riches que les autres cultures des terres sèches et de valeur calorique par unité et surface supérieure au riz blanc ou à la pomme de terre. Les études agricoles les plus anciennes indiquent toutes le fait qu'elles constituaient régulièrement trois à quatre mois de l'alimentation pour la population rurale. Les pauvres en mangeaient tous les jours, à chacun des repas et tout au long de l'année, dans plusieurs provinces[54]. L'intensification d'une agriculture non vivrière à la période des Qing était donc basée sur une alimentation de subsistance qui demandait beaucoup moins de travail que le riz et les autres céréales, moins d'eau ainsi que moins d'engrais.

On peut soutenir que l'existence d'une culture vivrière très calorique, nutritive mais bon marché, et facilement cultivable à une époque d'expansion des cultures commerciales, a libéré des terres et de la main-d'œuvre qui auraient autrement été nécessaires pour cultiver des plantes vivrières. Le rôle de la pomme de terre en Irlande a été évalué pour son impact démographique au XVIIIe siècle, la

51. HO, 1959, p. 149-150.

52. Plusieurs commentaires similaires sont compilés dans LI, 1983, p. 21-22.

53. *Chulo Xianzhi*, 1717, p. 193.

54. Les données globales sur les superficies cultivées en patate douce ne sont pas disponibles car, comme il a été indiqué, il existe peu d'études agricoles fiables indiquant les rendements agricoles et la véritable superficie des cultures pour la plupart des régions chinoises avant les années 1920 : FAURE, 1979, p. 59. WATSON, 1985, p. 78, a découvert de nombreuses personnes qui se rappellent du passé comme « l'époque où nous mangions de la patate douce ». Une vieille femme de 78 ans s'est souvenue que lorsqu'elle s'est mariée dans une famille pauvre au Ha Tsuen en 1918, la famille ne mangeait que des patates douces à tous les repas.

pomme de terre nourrissant des populations plus importantes et accroissant la fertilité en fournissant plus de calories[55]. En Flandre, Jan De Vries et d'autres ont soutenu que la pomme de terre a encouragé la survie de minuscules fermes lorsque l'alimentation de base des paysans au XVIIIe siècle est passée du pain aux pommes de terre, car une population plus importante pouvait être nourrie avec la même surface de terre arable[56]. Clifford Geertz a affirmé qu'à Java le manioc « a plus agi comme frein sur les changements structuraux de l'économie rurale que comme consolidation[57] ». Nous suggérons que la patate douce a eu un impact similaire en Chine[58]. La culture extensive de cultures commerciales et l'augmentation des quantités de production, pour les marchés d'exportation, d'articles tels que le thé, le sucre et la soie, qui étaient des produits de la zone rizicole, pouvaient se dérouler sans transformer le système de propriété dominé par les petits détenteurs du sol jusqu'à la Réforme agraire et la Révolution chinoise de 1949.

*

* *

Dans cette étude du développement de l'agriculture chinoise, il devient clair que la forme d'agriculture associée le plus fréquemment à la Chine, celle de l'économie de travail intensif de petits propriétaires, était en fait le résultat historique d'une période spécifique où les luttes paysannes généralisées pour les droits à la propriété, y compris ceux à son propre travail, ont coïncidé avec les intérêts de la structure du revenu de l'État impérial et ont encouragé l'expansion de l'économie de petits propriétaires.

La structure du revenu de l'État impérial a encouragé l'expansion de l'économie de petits propriétaires. Mais, contrairement aux tentatives de stabilisation des petits propriétaires des dynasties précédentes, elle a pu être soutenue pendant la période des Qing grâce aux changements agricoles. L'introduction de cultures vivrières américaines et leur incorporation rapide à l'alimentation, de même que l'expansion de la culture des fibres qui a fourni des sources de revenus secondaires, ont permis aux petits propriétaires de survivre face aux augmentations de la population et à la réduction des propriétés foncières.

Comme nous l'avons démontré dans cet article, le développement de la technologie agricole en Chine peut être divisée en trois périodes. Les premiers textes, comme le *Qimin yaoshu* du VIe siècle, traitaient principalement des problèmes des propriétés extensives. On s'intéressait encore essentiellement à l'amélioration

55. CONNELL, 1962, p. 62-63.

56. DE VRIES, 1976, p. 74.

57. GEERTZ, 1968, p. 91.

58. Contraste, par exemple, entre la crise des subsistances dévastatrice au Zhili au milieu du XVIIIe siècle et les diverses autres famines qui ont eu lieu en Chine du Nord où la patate douce a fait une entrée plus lente : cf. WILL, 1990.

du rendement des récoltes septentrionales comme le millet et l'orge. Ce texte était le premier cependant à promouvoir l'utilisation d'engrais vert. Et, en plus des techniques agricoles, il donnait également des informations sur la fabrication des savons, des sauces, des viandes marinées, des vins et des bières. Puisque l'instruction était encore limitée aux élites à cette période, on peut supposer que le but de textes de ce type était d'améliorer l'agriculture et la cuisine sur les domaines.

La seconde période de changement, aux Xe et XIe siècles, a été marquée par le passage d'une économie seigneuriale à une économie mixte de seigneurs et de paysans petits propriétaires. L'assise économique du pays s'est déplacée vers le Sud et la Chine a fait une plus grande part à la riziculture. De nouvelles variétés de riz ont été introduites sous le parrainage de l'État. Et bien que l'alphabétisation restait encore limitée, l'État a cherché à répandre les informations sur l'agriculture en envoyant des professeurs d'agriculture dans les villages. C'était une sorte de « révolution verte », mais une révolution venant du sommet. L'État a tenté de promouvoir la riziculture dans des zones de culture du millet[59]. Les paysans devaient cultiver certaines variétés de riz pour répondre aux exigences fiscales de l'État. Et lorsque les paysans étaient incapables de satisfaire aux impôts sur le grain et à la corvée, nombre d'entre eux étaient réduits en esclavage par les familles de bureaucrates propriétaires qui, en leur qualité de fonctionnaires, étaient exempts des charges fiscales.

Au XVIIe siècle, le militantisme paysan et les intérêts de l'État à restreindre la contrainte extra-économique de la classe des bureaucrates propriétaires terriens ont établi les droits des paysans à la terre plus sûrement que par le passé. L'adoption de nouvelles techniques agricoles impliquant la culture de plantes vivrières américaines a favorisé la survie des familles de petits propriétaires en fournissant des cultures vivrières en plus du riz et du millet. Bien que les textes agricoles du XVIIe siècle mentionnaient certaines de ces cultures américaines, cette adoption s'est généralisée au niveau local sans la promotion active de l'État. La scolarisation au niveau élémentaire et l'édition étaient devenues beaucoup plus courantes aux XVIe et XVIIe siècles. Des enseignants étaient invités par les communautés villageoises pour enseigner l'agriculture. Cette pratique d'embauche de professeurs pour donner des cours était si courante que les contrats de ces enseignants figuraient dans la plupart des almanachs imprimés et des « encyclopédies d'utilisation quotidienne[60] ». Les changements du XVIIe siècle ont donc été une révolution agricole par le haut qui a permis à la structure de la petite propriété de survivre et de devenir la formation agraire dominante en Chine.

59. Cf. par exemple, dans la province du Sichuan, VON GLAHN, 1987, p. 178-181.
60. RAWSKI, 1979, p. 25.

BIBLIOGRAPHIE

ANDERSON, Eugene, *Essays on South China's Boat People*, Taipei, Oriental Cultural Service, 1972 ;
—, *The Food of Ancient China*, New Haven, Yale University Press, 1988.

ANDERSON, Perry, *Lineages of the Absolutist State*, London, Verso, 1974.

BRAY, Francesca, *Agriculture*, vol. 6, 2e partie, *in* NEEDHAM, Joseph, (éd.), *Science and Civilization in China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

BRENNER, Robert, « Social Basis of Economic Development », *in* ROEMER, John, (éd.), *Analytical Marxism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

CHANG, Kwang-Chih, *The Archaeology of Ancient China*, New Haven, Yale University Press, 1977 ;
—, « Concluding Remarks », *in* KEIGHTLEY, David N., (éd.), *The Origins of Chinese Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1983.

Chulo Xianzhi (*Gazetier du Chulo district*), 1717.

CONNELL, K. H., « The Potato in Ireland », *Past and Present*, vol. 23, 1962.

DENG, Gang, *Development versus Stagnation*, Westport, Greenwood Press, 1993.

DENNERLINE, Jerry, « Fiscal Reform and Local Control », *in* WAKEMAN, Frederic, et GRANT, Carolyn, (éd.), *Conflict and Control in Late Imperial China*, Berkeley, University of California Press, 1975.

DE VRIES, Jan, *The Economy of Europe in an Age of Crisis, 1600-1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

FAURE, David, « Neglected Historical Sources on the Late Ch'ing and Early Republican Rural Economy », *Ch'ing-shih wen-t'i*, 1979.

FU, Yiling, *Ming-Qing nongcun shehui jingji*, Beijing, Xinhua Shudian, 1961.

FU, Zhufu, et LI, Jingneng, *Zhongguo fengjian shehui nei ziben zhuyi yinsu de mengya*, Shangai, Shangai renmin chubanshe, 1956.

GEERTZ, Clifford, *Agricultural Involution*, Berkeley, University of California Press, 1968.

GERNET, Jacques, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972.

GOLDSTONE, Jack, *Révolution and Rebellion in the Early Modern World*, Berkeley, University of California Press, 1991.

HAN, Hengyu, « Shilun Qingdai qianqi diannong yongdian quan de yulai jiqi xingzhi », *Qingshi luncong*, vol. 1, 1979.

HO, Ke-En, « The Origins of the Dan jia or Boat People of South China », *in* DRAKE, Francis S., et EBERHARD, Wolfram, (éd.), *South-East Asia and the Hong Kong Region*, Hong-Kong, Hong-Kong University Press, 1967.

HO, Ping-Ti, *Studies on the Population of China*, Cambridge, Harvard University Press, 1959.

HSIAO, Kung-Chuan, *Rural China Imperial Control in the Nineteenth Century*, Seattle, University of Washington Press, 1960.

HSU, Cho-Yun, *Han Agriculture. The Formation of Early Chinese Agrarian Economy (206 B.C. - A.D. 220)*, Seattle, University of Washington Press, 1980.

HUANG, Philip, *The Peasant Economy and Social Change in North China*, Stanford, Stanford University Press, 1985.

KATO, Shigeshi, *Shina keizai kôshô*, vol. 2, Tokyo, Tôyôbunko, 1953.

LI, Hui-Lin, « Domestication of Plants in China : Ecogeographical Considerations », *in* KEIGHTLEY, David N., (éd.), *The Origins of Chinese Civilization*, Berkeley, University of California Press, 1983.

LI, Wenzhi, WEI, Jinyu, et JING, Junjian, (éd.), *Ming Qing shidai de nongye ziben mengya wenti*, Beijing, Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1983.

LIU, Yongcheng, « Qingdai qianqi diannong kangzu touzheng de xinfazhan », *Qinshi luncong*, vol. 1.

MAEDA, Katsutarô, « Shindai non Kanto ni okeru nômin tôsô no kiban », *Tôyô Gakuhô*, vol. 51, 1969.

MAZUMDAR, Sucheta, « State Power and Serfdom in China », *Acta Asiatica*, 1965 ;

—, *Sugar and Society in China : Peasants, Technology and the World Market*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.

MIAO, Qiyu, *Qimin yaoshu jiaoshi*, Beijing, Agriculture Press, 1982.

NIIDA, Noboru, « Shina kinsei no ichiden ryôshu kankô to sono seiritsu », Hôgaku kyôkai zasshi, 1946.

OYAMA, Masaki, « Large Landownership in the Jiangnan Delta Region During the Late Ming-Early Qing Period », *in* GROVE, Linda, et DANIELS, Christian, (éd.), *State and Society in China : Japanese Perspectives on Ming-Qing Social and Economic History*, Tokyo, University of Tokyo Press, 1984.

RAWSKI SAKAKIDA, Evelyn, *Education and Literacy in Ch'ing China*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1979.

Report of the Guoli Zhongshan daxue nongke xueyuan, *Guangdong nongye gaikuang diaocha baogaoshu*, Guangzhou : non publiée, 1925-1933.

RICKETT, W. Allyn tr., *Guanzi*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

SHIH, Sheng-Han, (éd.), *Qimin yaoshu*, 4 vol., Beijing, Science Press, 1957 ;

—, *Qimin yaoshu jielun*, Beijing, Science Press, 1962 ;

—, *Lian Han nongshu xuandu*, Beijing, Agriculture Press, 1979.

SUDO, Yoshiyuki, *Chûgoku tochi seidoshi kenkyû*, Tokyo, Tokyo daigaku shuppankai, 1954.

SUZUKI, Shun, et NISHIJIMA, Sadao, (éd.), *Chûgokushi no jidai kubun*, Tokyo, Tokyo Daigaku Shuppankai, 1957.

TWITCHETT, Denis, *Land Tenure and Social Order in T'ang and Sung China*, London, School of African and Oriental Studies, 1962.

VON GLAHN, Richard, *The Country of Streams and Grottoes*, Cambridge, Harvard Asian Monographs, 1987.

WAKEMAN, Frederic, *The Great Enterprise*, Berkeley, University of California Press, 1985.

WANG, Yeh-Chien, *Land Taxation in Imperial China*, Cambridge, Council on East Asian Studies, Harvard University, 1973.

WANG, Yuhu, *Zhongguo nongxue shulu*, Beijing, Agriculture Press, 1964.

WATSON, James, « Hereditary Tenancy and Corporate Landlordism in Traditional China : A case Study », *Modern Asian studies*, vol. 11, 1977.

WATSON, Rubie, *Inequality among Brothers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

WILL, Pierre-Étienne, *Bureaucracy and Famine in Eighteenth Century China*, Stanford, Stanford University Press, 1990.

WOON, Yuen-Fong, *Social Organization in South China, 1911-1940*, Ann Arbor, Center for Chinese Studies, University of Michigan, 1984.

XIA, Weiying, *Guanzi Diyuanpian jiaoshi* (Une annotation du Livre de l'Écologie Agricole dans le Guanzhi), Beijing, Agriculture Press, 1981.

XU, Guangqi, *Nogzheng quanshu jiaozhu*, Shangai, Classics, 1979, vol. 1, vol. 2, vol. 3.

YE, Xian'en, *Ming Qing Huizhou nongcun shehui yu dianpu zhi*, Anhui, Anhui renmin chubanshe, 1983.